

Le poignard du Gebel el-Arak

Le récit qui orne le manche en ivoire de ce couteau d'apparat nous éclaire sur la genèse de l'Égypte pharaonique

Acheté au Caire pour le compte du Louvre, où il est entré en 1914, le poignard proviendrait du sud d'Abydos, nécropole des monarques prédynastiques et des premières dynasties, alors qu'aucune découverte archéologique n'a jamais été faite sur le premier site.

Haut de 25,5 cm, il se compose de deux parties, séparées lors de la vente et remontées au Louvre en 1933 : une lame en silex blond de 16 cm et un manche fait dans une canine d'hippopotame de 9,5 cm. Alors que l'une des faces de la lame est soigneusement polie, l'autre est très délicatement dentelée. Le manche, entièrement sculpté, présente d'un côté plusieurs scènes guerrières. En haut est représenté un combat entre deux groupes d'hommes, quasi nus, armés de massues et de couteaux, nettement distincts : les uns portent les cheveux courts, les autres laissent pendre une sorte de natte sur leur épaule ; en bas une procession de bateaux à fond plat, à la proue relevée, défile parmi les vaincus dont les corps désarticulés dérivent sur le fleuve.

Sur l'autre face du manche, qui comporte un bouton perforé pour y passer un lien, au-dessus de scènes de chasse figurant animaux sauvages et domestiques, un personnage barbu, coiffé d'un bonnet, tient par le cou deux lions dressés : on retrouve ici le thème du « Maître des animaux » symbolisant le triomphe de l'ordre sur le chaos. Peut-être s'agit-il du dieu El du panthéon sumérien, ou plus simplement d'un guerrier. Il dénote dans tous les cas une influence mésopotamienne qui a fait penser que cet objet commémorait une invasion de l'Égypte par les Orientaux ou bien la guerre remportée par la haute sur la basse Égypte, prélude à l'unification dynastique qui se joue précisément à l'époque Nagada II b (vers 3300-3200 avant J.-C.) dont est daté cet objet.

Mais plutôt que la référence à des événements précis, sans doute faut-il voir dans l'iconographie du couteau un condensé des préoccupations majeures de la classe dominante d'un État égyptien en pleine construction. Les conventions esthétiques ici visibles se retrouveront de façon constante durant toute l'époque pharaonique

VOIR AUSSI Le Roi Scorpion (3200 av. J.-C.)



Le Roi Scorpion, pharaon légendaire

Il n'y a pas d'histoire du Roi Scorpion. Le peu qu'on sait de lui illustre les incertitudes qui demeurent sur les débuts de l'Égypte pharaonique.

Dans un paysage de marécage, un homme coiffé de la couronne blanche de Haute Égypte, manie une houe au-dessus d'un cours d'eau représenté de manière symbolique. Son nom, inscrit au niveau de sa tête, contient l'image d'un scorpion. Par convention, il est donc le Roi Scorpion, dont toute l'histoire hypothétique repose sur cette tête de massue en calcaire de 25 cm de haut, provenant de Hiérakonpolis, la capitale des rois de l'époque « pré-dynastique », et conservée à l'Ashmolean Museum d'Oxford.

Il semble bien que ce soit sa tombe qui a été découverte en 1988. Elle contenait 200 étiquettes d'os ou d'ivoire mentionnant des actes de son règne et plus de 700 jarres en provenance de Palestine. Peut-être exerçait-il déjà une manière de domination sur cette contrée que les pharaons allaient intégrer à plusieurs reprises à leur empire, et la redoublait-il d'une domination méridionale sur une partie de la Nubie, actuel Soudan, au contact de la Haute-Égypte ? Peut-être même, malgré sa couronne blanche exclusive, contrôlait-il aussi la Basse-Égypte ? Certains historiens en font le prédécesseur de Ménès-Narmer, le premier pharaon ayant officiellement unifié les deux parties de l'Égypte. Mais il n'y a de cela aucune preuve, pas plus qu'on ne sait s'il n'y eut qu'un Roi Scorpion, ou bien deux, l'un n'ayant été qu'un roitelet d'Hiérakonpolis, l'autre acquérant la stature d'un souverain presque « national ».

Il reste à faire parler la tête de massue, et c'est un vrai casse-tête ! Le geste du Roi Scorpion a été interprété comme exprimant la maîtrise du pouvoir royal sur l'irrigation de l'ensemble de l'Égypte, ce qui serait à l'origine directe de l'institution pharaonique. L'historien Karl Wittfogel avait, en 1957, étendu l'hypothèse de la « monarchie hydraulique » à tous les États centralisés de Mésopotamie, d'Inde et de Chine dont il expliquait l'émergence par la nécessité de contrôler l'eau. En fait, partout le réseau d'irrigation était aux mains des pouvoirs locaux et régionaux, et rien n'atteste qu'ils aient ressenti l'ardente obligation de se placer sous la houlette d'un « maître des eaux ». La massue de Scorpion est une trace historique, elle ne permet pas de raconter l'histoire.

VOIR AUSSI Le couteau de Gebel el-Arak (3300 av. J.-C.)



2600-2350 av. J.-C.

Le Scribe accroupi

Dans sa pose hiératique, le scribe est l'une des figures les plus célèbres de l'Égypte pharaonique. Sous sa trompeuse simplicité, il exprime la tension d'un État tout-puissant.

Tout le monde le connaît, mais personne ne sait qui il est. L'inconnu du Louvre découvert à Saqqarah par Auguste Mariette en 1850 vivait-il sous la V^e, voire la VI^e dynastie, comme on le pensait jadis, ou plutôt sous la IV^e dynastie (2613-2494 avant J.-C.), celle des bâtisseurs des pyramides de Gizeh ? C'est cette dernière hypothèse que semble attester son activité d'écriture, typique de cette époque, alors que plus tard, on trouve plutôt des scribes lisant. Il nous manque sans doute, pour lever toute équivoque, une partie du socle sur lequel il est assis, et qui devait comporter son nom et ses titres, selon un usage attesté pour d'autres statues.

Cette sculpture de calcaire fin rehaussé de pigments, haute de 53 centimètres, restitue la puissante personnalité de cet anonyme. Bien que dit « accroupi », l'homme est en réalité assis en tailleur, son pagne blanc, tendu sur les genoux, lui servant de tablette. De sa main gauche, il tient un papyrus en partie déroulé tandis que sa main droite devait tenir un calame, aujourd'hui disparu. On est surtout frappé par l'extraordinaire expressivité du visage aquilin, illuminé par des yeux de cristal et de quartz enchâssés dans une bague de cuivre. Le léger embonpoint du corps ne nuit en rien à la dignité de ce haut fonctionnaire, et même la valorise. Car les scribes ne sont pas d'humbles copistes. Éduqués dans l'art de l'écriture, mais aussi de l'arithmétique, comptables et administrateurs, ils sont la cheville ouvrière de l'armée, des temples et, bien sûr de l'État du Pharaon. En retour, ils sont dispensés d'impôts et d'obligations militaires. La bonne marche de cette pesante mécanique qu'est le fisc égyptien repose sur ces experts dont les plus influents sont qualifiés de « chefs du secret » : des secrétaires, donc, mais dans les arcanes de l'État...

VOIR AUSSI Les pyramides de Gizeh (2600-2535 av. J.-C.)



Un sceau-cylindre assyrien

En usage pendant plus de 3 000 ans, les sceaux-cylindres constituent un témoignage remarquable sur le quotidien et l'imaginaire du Proche-Orient ancien.

Par le roulement sur une tablette d'argile fraîche d'un cylindre d'hématite vieux de près de 40 siècles défilent un quadriges, des taureaux fantastiques, des héros dénudés portant des signes étoilés... Tout le bestiaire fantastique mêlé aux nécessités commerciales des négociants assyriens établis en Cappadoce, au cœur de l'Asie mineure, loin de leur pays natal, qui n'en était pas encore au stade du redoutable empire de Sargon II et d'Assourbanipal des VIII^e-VII^e siècles avant J.-C.

Le sceau-cylindre est un instrument de communication aussi ancien que la civilisation mésopotamienne. Apparu au milieu du IV^e millénaire avant J.-C., à la période d'Uruk, il a accompagné toutes les étapes de l'histoire mésopotamienne, jusqu'à la disparition de l'écriture cunéiforme et de son support, les tablettes d'argile.

Servant avant tout à identifier son possesseur, il était percé de manière à faire passer une cordelette pour pouvoir le porter autour du cou. Ce sont d'abord les nécessités économiques qui ont assuré sa diffusion : il permettait en effet de marquer l'emplâtre d'argile qui scellait des jarres, et ainsi d'en signaler le propriétaire. On pouvait aussi l'appliquer sur une bulle d'argile qui renfermait des jetons décrivant les produits échangés lors d'une transaction commerciale. Puis, à partir de 2000 avant J.-C., au temps de la III^e dynastie d'Ur, il prend le sens d'une véritable signature, authentifiant un document administratif ou la présence d'un témoin. D'une manière générale, il sert aussi d'amulette, dotée de pouvoirs magiques. C'est ce qui explique la variété d'une iconographie qui en fait une source particulièrement vivante pour l'historien.

Après les sujets issus de la vie quotidienne et économique, surtout présents à l'époque d'Uruk, on voit les thèmes religieux prendre toujours plus d'ampleur : combats divins et héroïques, génies protecteurs, animaux humanisés... C'est sous la III^e dynastie d'Ur qu'intervient plus fréquemment la figure royale, souvent divinisée, et de plus en plus glorifiée, de l'empire assyrien à l'empire perse. Ce corpus forme un panorama des modes de représentation du Proche-Orient ancien.

VOIR AUSSI L'étendard d'Ur (2600 av. J.-C.)

